1

Je ne me rappelle pas mes premières années. Ce n'est pas grave, parce que, quand on est petit, il ne se passe rien : on rampe, on bave, on ramasse des trucs dégoûtants par terre et on les porte à sa bouche. En fait, un bébé est d'abord une attraction pour les adultes. Ils le soulèvent, se le passent de main en main et lui parlent d'une drôle de manière comme si c'était une poupée vivante et amusante.

Qui voudrait se souvenir de ces années où l'on portait des couches ? Personne. La nature est bien faite, notre mémoire fonctionne à partir du moment où nous commençons à être indépendants et à mener une vie intéressante.

Ainsi, à six ans, époque de mes premiers souvenirs, je suis devenu un individu sûr de ses choix. Par exemple, après un certain nombre de tests, de discussions avec mes camarades d'école et de longues réflexions, je décidai que je n'aimais pas les légumes et que je n'en mangerais plus jamais. Malheureusement, mes parents choisirent de s'opposer à mon désir et je fus forcé d'en ingurgiter à tous les repas.

Nous habitions un pays en guerre. Quel pays ? Quelle guerre ? Qui opposait qui à qui ? Navré, mais je ne vais pas répondre à ces questions. J'ai remarqué que les gens considèrent les guerres comme des choses. Ils leur donnent des noms, des numéros, ils les classent selon leur goût. Parfois ils s'en estiment propriétaires. Certaines sont plus prestigieuses que d'autres, certaines inspirent plus de pitié. C'est ridicule. Cette guerre n'était pas la mienne. Nous n'avons rien en commun. Je n'ai pas envie d'y être associé.

Pour le jeune enfant que j'étais, sa première manifestation, c'était le bruit. Comme si chaque

instant de silence était un ennemi qu'il fallait débusquer et éliminer. Je ne me souviens pas d'une nuit ou d'une journée sans explosions de bombes, sans tirs de mitraillettes et sans vrombissements d'avions dans le ciel. Nous dormions, nous mangions, nous étudiions dans un énorme vacarme.

La guerre produisait un autre effet : des maisons, des routes, des membres de notre famille et des amis disparaissaient. Parfois seuls un bras ou une jambe se volatilisaient.

D'un côté, le bruit emplissait l'air ; de l'autre, tout ce qui était solide était une cible à détruire.

Pour ceux d'entre vous qui n'ont pas vécu de guerre, je dirais que ça ressemble au quotidien d'une cour de récréation : on se dispute, on cavale dans tous les sens et on crie. Ce n'est pas une activité d'adultes, mais d'enfants. Pourtant, on y utilise de vraies armes, et non des jouets. C'est de là que vient le problème.

Mes parents me protégeaient comme ils pouvaient. Je me souviens qu'ils organisaient

de grands repas avec nos voisins et me racontaient des histoires. Je ne les ai jamais vus pleurer ou se plaindre.

Ils travaillaient dans une usine de bonbons et, chaque vendredi soir, ils me rapportaient des échantillons. Ils sentaient bon le sucre parfumé, le caramel et le chocolat. C'était un délice de les embrasser et de les serrer contre moi. La guerre, les disparitions, le bruit s'atténuaient.

Un jour, une bombe tomba sur l'usine. Quand les secours arrivèrent, ils ne trouvèrent aucun survivant. Des employés avaient été noyés dans le sucre et la gelée. D'autres étaient figés en statues sucrées comme d'énormes et grotesques nounours de guimauve. Mes parents faisaient partie des victimes.

Depuis lors, je n'ai plus mangé de bonbons et je suis devenu un grand amateur de légumes.

Le cimetière gagna de nouvelles tombes, on repoussa ses murs de quelques mètres. Jamais les avions ne le bombardaient.

2

Mes souvenirs s'effacent. J'imagine que j'ai été si malheureux que je n'ai plus existé pendant un certain temps. D'après moi, il y a deux sortes de tristesse. La grande tristesse qui rend notre corps et notre esprit douloureux. Et la tristesse infinie qui a le pouvoir de nous retirer du monde et de notre propre conscience.

Bien sûr, je pense à mes parents morts, même si j'ai très peu de souvenirs d'eux et de notre vie ensemble. Mais ça ne regarde personne, alors je ne vais pas en parler ici.

Je ne sais pas comment j'ai quitté mon pays, ni comment j'ai été adopté. Un samedi matin de septembre, je me suis réveillé dans une jolie chambre remplie de jouets et de livres ; une